Tout se passe donc comme si dans la vie quotidienne de la petite enfance, la question du genre ne se posait pas explicitement. Cependant, à y regarder de plus près, les structures d'accueil sont le théâtre d'une réaffirmation incessante de la différence des sexes. Les observations fourmillent de détails qui montrent que, au détour d'une phrase ou dans l'activité la plus routinière, cette différence est sans cesse mise en scène.

J'en prendrai pour illustration une situation d'entretien avec une directrice de crèche. Elle évoque la question des faire-part de naissance qui lui semblent excessivement sexués depuis que l'échographie révèle le sexe de l'enfant avant sa naissance. Elle dit son désaccord avec ces pratiques en insistant sur le fait que le sexe de l'enfant n'a pas d'importance au moment de l'inscription. Pendant qu'elle me tient ces propos, j'observe, derrière elle, le tableau de présence des enfants, dans lequel les fiches des petites filles sont roses, et celles des petits garçons sont bleues. Je l'interroge, en plaisantant, sur ce tableau, elle se retourne, et semble surprise, comme si elle découvrait à l'instant cette particularité des fiches qu'elle avait réalisées elle-même.

Cet exemple permet de confirmer que les professionnelles ne sont pas exemptes de regard critique vis-à-vis du traitement différentiel des petits garçons et filles dans la société en général et dans la famille en particulier. Elles constatent l'influence des adultes sur le conformisme de sexe, cependant leurs propres pratiques professionnelles sont rarement interrogées sous cet angle. Un bon exemple de cette situation en est fourni par une séance de travail collectif avec l'association Colline-Acepp, au cours de laquelle étaient réunies avec nous quatorze personnes (huit professionnelles, éducatrices de jeunes enfants et auxiliaires de puériculture, deux formatrices et un formateur, et trois mères engagées dans la vie associative des crèches parentales) pour une soirée d'échanges sur le thème général « des relations entre hommes et femmes et des différences entre petites filles et petits garçons dans la petite enfance ». L'évocation de la vie privée est le premier registre utilisé, à quoi succède le rôle de l'école, puis celui des parents, celui du marché enfin (une mère s'insurge contre les rayons spécialisés de l'hypermarché, avec leur classement conventionnel entre jouets de filles et jouets de garçons). La dimension professionnelle et ce qui se passe dans les structures d'accueil sont les aspects les moins souvent évoqués.

1.4 Mais alors comment se pose la question ?

Pour comprendre ce paradoxe apparent — la question est réelle mais ne se pose pas ici — il faut brièvement rappeler quelques aspects centraux des savoirs professionnels. Le discours dominant, convenu, veut que l'on parte des *besoins* des enfants, dont la dimension sexuée n'apparaîtrait que plus tard, c'est-à-dire, selon les avis, en maternelle voire à l'école primaire. S'il y a une fluctuation sur le seuil, cette opinion commune renvoie à d'autres institutions, à commencer par l'école, la responsabilité

de la production ou de la prise en charge des différences entre les sexes. Le contenu de cette différence entre garçons et filles pendant la petite enfance n'est pas évident aux yeux des professionnelles ; et l'idée même de réfléchir aux enfants en termes sexués paraît déplacée ou illégitime. Pour le dire autrement, la plupart des interviewées ne sont pas du tout sûres qu'il faille faire une différence entre un petit garçon et une petite fille. Entre 0 et 3 ans, il leur semble important de continuer à les considérer comme *des enfants seulement* (sic). La singularité de chaque être empêcherait de le penser à l'aide de catégories exclusives. Deux affirmations se croisent donc : l'idée que la différence de sexe n'est pas pertinente pour décrire et stimuler des tout-petits parce qu'elle intervient plus tard ; l'idée que les différences individuelles priment, qu'elles sont irréductibles aux grandes catégories (de sexe en particulier).

Une formule condense ce discours dominant : « *l'âge rend les enfants égaux* », comme l'affirme un formateur au cours d'un entretien… avant de décrire par le menu comment le développement psychomoteur des petits garçons et des petites filles est différencié. Le rôle des parents est alors spontanément mis en avant pour expliquer ces différences, et c'est dans un second temps, suite à de nouvelles questions, qu'il élargit ce raisonnement en intégrant les pratiques et discours des professionnelles qu'il reçoit en formation continue. Ainsi, l'énoncé initial aboutit à évacuer la question du genre, au nom de l'égalité et par attachement à cette valeur. Ce mécanisme n'est pas propre au monde de la petite enfance mais il y prend une force particulière en vertu de la conception très répandue selon laquelle le jeune âge suspend la question du sexe.

La crèche s'organise en fonction d'une différenciation selon l'âge, valorisée, dont on peut se demander dans quelle mesure elle fait écran aux différenciations opérées selon les autres critères, dont le sexe, d'autant plus invisibles qu'elles sont *a priori* non légitimes. A l'appui de mon propos, je citerai cette situation :

> Une directrice de crèche associative m'indique qu'elle dispose d'une petite somme pour faire des cadeaux de Noël aux enfants. Elle a offert récemment aux plus grands un camion à tirer avec une ficelle, pour le développement des capacités motrices, et aux moyens, un poupon, pour le développement des capacités symboliques de l'enfant. Elle justifie ces choix par l'âge, l'état du développement, les besoins objectifs de l'enfant. En y regardant de plus près avec elle et avec l'observatrice en stage dans sa crèche, nous sommes arrivées, à sa grande surprise, au constat que si les deux cadeaux cités ont bien

été faits au Noël précédent, la différenciation ne s'est pas faite selon l'âge mais selon le sexe des enfants. Les groupes d'âge étaient mixtes, les garçons ont reçu le camion et les filles le poupon.

Avec la meilleure foi du monde les professionnelles sont persuadées ne pas faire de différences en fonction du sexe de l'enfant, simplement parce qu'elles appliquent des règles, des habitudes très ancrées socialement, dans lesquelles la différence des sexes n'apparait pas comme critère explicite ou pertinent. Il faut ajouter qu'aux yeux des professionnelles rencontrées, les différences entre les sexes ne se donnent pas à lire comme les premières différences sociales, ni les plus importantes, ni les plus difficiles. Elles sont plus attentives aux différences d'ordre socio-économique ou ethnique, et leurs formations y font davantage référence. Le compte-rendu d'observation suivant en donne une illustration ; il permet aussi de saisir combien les différences perçues comme "culturelles" sont modulées par l'appartenance de classe (ici, il n'y a de familles « maghrébines » que de milieux populaires) et étroitement travaillées par le genre (« tous les enfants d'origine maghrébine sont des enfants rois », mais en fait la description vise plutôt les petits garçons).

> « JACQUELINE[5] me demande si j'observe les différences entre les enfants, je lui demande de quelles différences elle parle, elle me dit les différences sociales et ethniques. (...) Elle commence par me dire que les enfants de familles d'origine maghrébine (elle cherche longtemps ses mots avant de trouver les mots justes, ceux qui ne paraissent pas " racistes ", je pense) sont souvent des enfants rois, qu'ils ont le droit de tout faire à la maison et que pour cette raison, ils sont infernaux à la crèche. Elle me montre un petit garçon : "tu vois, par exemple, celui-là, il est intenable, il se croit tout permis ici, il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison. Maintenant, on peut parler avec la mère mais le père refuse de croire que son enfant n'est pas sage, il dit qu'à la maison, il est très gentil. La mère, ça va, mais le père...". Je lui demande ce que dit la mère quand elles lui disent que son enfant n'est pas sage, elle me répond qu'elle avoue qu'il n'est pas très gentil, non plus, à la maison. L'enfant a les cheveux longs dans le cou mais courts sur la tête, elle me dit "tu vois, rien qu'à la coupe, on voit le genre de famille". Elle me dit que tous les enfants de cette origine sont comme ça à la crèche. Dans le groupe, j'avais remarqué une petite fille d'origine maghrébine, qui était très sage par rapport aux

[5] Tous les prénoms sont fictifs, par convention nous avons écrit en majuscule les prénoms des adultes et en minuscules ceux des enfants.

> autres pendant les dessins. J'interroge JACQUELINE à son sujet : "elle est insupportable elle aussi" ? Réponse : "non, elle, c'est différent, la mère est d'un niveau plus élevé, donc c'est différent". Et elle continue en parlant des différences entre les enfants d'origine africaine et les autres. »

Ainsi appartenance de classe, de genre, de culture s'empilent et la difficulté de les analyser ou de les considérer séparément est d'autant plus nette que ces différentes appartenances ne se voient pas attribuer la même force explicative par les professionnelles. Elles privilègient la lecture en termes d'appartenance culturelle au risque d'écraser les autres dimensions (comme nous privilégions ici le genre, au risque d'écraser les autres rapports sociaux).

Une dernière raison pour laquelle la question ne se pose pas explicitement, c'est que la crèche, du côté des adultes, est un lieu quasiment unisexe ; si les pères y font de brèves apparitions (voir ci-après) les professionnels en sont quasiment absents, c'est un monde de femmes que l'on observe. Si les lieux unisexes sont le plus souvent considérés comme des lieux où les rapports sociaux de sexe sont absents, ce n'est pas le cas (Devreux, 1997) et les observatrices ont vite saisi, de leur point de vue, l'importance des stéréotypes qui traversent les conversations professionnelles ou privées entre les professionnelles présentes. On verra ci-après les remarques adressées aux enfants, mais pour l'instant soulignons que ce qu'elles donnent à voir de leur vie est nettement inscrit dans ces rapports sociaux de sexe. Ainsi :

> « Les adultes discutent entre elles, MARIE explique que ce matin elle a dû gratter le pare-brise de sa voiture parce qu'il avait gelé, JEANNE lui demande si elle n'a pas de garage, MARIE répond que c'est la voiture de son mari qui l'occupe, "c'est la belle ", les autres adultes acquiescent, montrant qu'elles connaissent ce genre de situation. JEANNE raconte que sa voiture dort dehors parce que celle de son mari est dans le garage mais qu'en échange, son mari gratte tous les matins son pare-brise ; les autres femmes sont étonnées, cela ne leur arrive que rarement, voire jamais. »

Le partage inégal des biens et celui des tâches, révélateur de la hiérarchie entre les sexes, est présent dans beaucoup de propos de ces professionnelles. Il est structurant dans un autre aspect, central dans l'expérience des petits enfants : il n'y a que des femmes pour s'occuper d'eux, et qui plus est, des femmes au statut social peu prestigieux et aux salaires bas. Comment les enfants perçoivent-ils que s'occuper des jeunes

enfants revient aux femmes ? C'est la toile de fond omniprésente, dont la présence aveuglante en devient paradoxalement invisible. C'est sans doute le message le plus clair délivré aux enfants, dans leur apprentissage des dimensions sociales du genre.

Cresson Geneviève (2007). La vie quotidienne dans les crèches. In Coulon Nathalie et Cresson Geneviève (dir). *La petite enfance. Entre familles et crèches, entre sexe et genre.* Paris : L'Harmattan.